

**la paroi lisse**

Je reviens aujourd'hui à cette adresse qui a été « chez moi » pendant toute mon enfance et mon adolescence. Là, j'ai révisé des listes de verbes du troisième groupe, j'ai ressassé des poèmes et des fables, j'ai décliné en latin comme en russe ; j'ai construit en Lego des maisons, des garages et des stations spatiales ; c'est là que j'ai caressé les premières filles, là que je les ai pleurées, là que je n'en suis pas mort. C'est là que j'ai écrit pour la première fois.

Le retour, ça commence dès l'escalier, par ces cinq marches que j'avalais en deux enjambées après trois pas d'élan. J'éprouve ensuite l'inertie des deux lourdes portes vitrées du hall. Enfin, j'appelle l'ascenseur ; à travers une vitre étroite comme une meurtrière, une bande lumineuse qui grandit annonce la cabine qui arrive. Rien n'a changé. Rien, jusqu'au lourd battant que je retiens, comme autrefois, pour que la fermeture soit discrète et ne dérange pas les voisins. C'est alors que le présent diverge : des volets métalliques en accordéon se déploient pour assurer la sécurité du voyageur pendant l'ascension.

Il y avait autrefois, parmi les instructions destinées aux usagers de l'ascenseur — nombre de personnes acceptées, poids maximum — l'injonction suivante : « Éloignez les enfants de la paroi lisse ». Il n'y avait alors aucune espèce de séparation entre les occupants de la cabine et le mur qui défilait, qui défilait... Aucune protection, si ce n'est l'ordre donné aux parents de protéger leurs enfants, associé à l'interdiction pour les mineurs d'utiliser l'ascenseur sans être accompagnés d'un adulte ; ça suffisait. Aussi, chaque jour, sans témoin, après avoir pressé sur le bouton du quatrième étage ou du rez-de-chaussée, je posais les mains sur la paroi qui défilait, comme un tapis roulant sous mes pas verticaux. J'éprouvais le même plaisir qu'à tirer sur la rampe au pied des escaliers mécaniques, auquel s'ajoutait celui de braver une interdiction.

Je me rappelle aussi les croisillons de bois qu'on refermait devant la porte, dans les vieux ascenseurs, et qui promettaient d'arracher la main à ceux qui voudraient transgresser l'interdit. Je me rappelle que mon ascenseur s'arrêtait souvent un peu trop haut ou trop bas et qu'alors, la porte ne s'ouvrait pas ; il fallait aller jusqu'au sixième, puis jusqu'au sous-sol, pour réaligner la cabine sur les étages. Je me rappelle l'interstice entre le mur et la cabine, une mince fente dans laquelle ma clef se glissait quand je la laissais tomber ; il fallait alors demander à la concierge de bloquer l'ascenseur au rez-de-chaussée et descendre dans la fosse au sous-sol ; je remontais aussi vite que possible, craignant que la machine ne se remette en marche et ne vienne m'écraser. Dans mes cauchemars éveillés, j'imaginai en appuyant sur le bouton Rdc que l'ascenseur ne s'y arrêterait pas ; qu'il poursuivrait sa descente jusqu'au sous-sol puis, plus profondément, dans des étages impossibles, interdits, sans retour.

Aujourd'hui, je ne crains plus d'aller en enfer quand j'emprunte un ascenseur. La raison ? L'inconscience ? L'une ou l'autre m'aura rendu insouciant.